

Les bachelières.

Numéro d'inventaire : 1979.28403

Auteur(s) : Maurice Bedel

Type de document : article

Éditeur : Art et médecine

Date de création : 1935 (restituée)

Description : 6 feuilles.

Mesures : hauteur : 311 mm ; largeur : 236 mm

Notes : Suivi d'articles sur l'ouvrière, l'employée, la paysanne.

Mots-clés : Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif
Baccalauréats

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

ill.

LES BACHELIÈRES

PAR MAURICE BEDEL



Photo H. Bloch

*Asst & médecine
Dec. 1935*

ART ET MÉDECINE

d'éclats et se transformer, pour plaire, en châsses ou en idoles ! Leurs corps, qui participent à l'agrément du climat et à la légèreté de l'atmosphère où ils sont nés, ont sans effort le rythme de la vie et comme une allure déjà sportive qui révèle, sous la finesse de la peau, le jeu facile des muscles et l'élasticité harmonieuse de tous les organes. Et le miracle, c'est qu'elles pourront de plus en plus s'adonner aux sports sans cesser de faire triompher la féminité et sans devenir garçonnières — erreur que l'on peut trop souvent constater chez les Anglo-Saxonnes.

Mais qu'elles soient ou non sportives, qu'elles restent fidèles aux traditions anciennes ou qu'elles soient attirées vers les succès olympiques, les Françaises se feront toujours reconnaître, parmi les femmes des autres pays, par ce don prestigieux de l'élégance, ces trouvailles de combinaisons d'étoffes, de formes et de couleurs qui ont consacré dans le monde la suprématie des modes inventées par elles... ou pour elles.

Romain Coeur



Photos Schall





Photo Rouhier

«Vinrent les filles... Et c'est l'un des grands événements de l'Histoire. Pour le moment, l'accession du sexe dit faible à une vaste culture aggrave la lutte pour la vie. Mais que pèsent des difficultés passagères au regard de l'exhaussement certain de l'Espèce, au long de l'hérédité ?

ART ET MÉDECINE

LES lettres se fanaient, les sciences s'étiolaient. Je veux dire qu'à force de passer par l'entendement des collégiens, les *Essais* de Montaigne, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de La Bruyère, comme les imprécations de Camille ou les Cinq Propositions de Jansénius, prenaient un air de fatigue et d'épuisement ; les plus brillantes équations de l'algèbre et les théorèmes les plus réputés de la géométrie perdaient cette fleur qui avait enchanté les lycéens du temps de M. Guizot. Les ornements du savoir humain manquaient de ce je ne sais quoi de vivant qu'on voit aux ornements portés par les femmes. Rien n'était plus morne que l'annuel retour de l'enseignement scolaire. Il semblait, à entendre les élèves dans leurs classes, que Mme de Rambouillet eût été la personne la plus ennuyeuse du monde, et que Musset n'eût jamais eu vingt ans ; et sur leurs lèvres, La Fontaine répétait à satiété qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, que patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ; et Cicéron s'écriait : « *Quousque tandem, Catilina...* », sans qu'un pli de sa toge remuât ; et la fougue même des romantiques, on eût dit qu'elle appartenait à des sortes d'automates tout juste bons à porter un gilet rouge passé de ton et une chevelure en crinière de lion travaillée par les mites. Tentés par le sport, attirés par les appels du grand air, les garçons perdaient l'entrain studieux de leurs aînés.

Vinrent les filles. Elles vinrent avec la curiosité qui portait jusqu'alors les femmes à deviner ce qu'on refusait de leur apprendre. Elles découvrirent d'un coup Homère, Platon, Horace et Virgile, et n'en demeurèrent point interdites, bien au contraire : toute l'ardeur que leurs mères avaient mise à obtenir en fin d'études une honnête orthographe et une élégante écriture couchée, elles la dépensèrent désormais à traduire les émois d'Ulysse en présence de Calypso, ou bien à percer le mystère historique de la IV^e Eglogue.

Tout ce qui leur était nouveau en ces choses de l'esprit ajoutait de la vivacité à l'alacrité naturelle de leur âge : on eût dit qu'elles s'amusaient des textes et des problèmes qui avaient si longtemps rebuté les garçons, et qu'elles jouaient à la version latine comme leurs mères à quinze ans jouaient à colin-maillard. Leurs grâces de séduction agissaient sur Lucrèce, sur Ovide, et Tacite même, qui avait dû être rude aux femmes, cédait devant ces latinistes aux joues roses.

A la vérité, elles travaillaient d'un effort obstiné : elles sacrifiaient bien des joies de leur jeunesse à la volonté de savoir et de comprendre. Tandis que les garçons goûtaient les plaisirs du dimanche, frappaient du pied sur un ballon, de la raquette sur une balle, ou bien couraient les bois à la façon des Indiens de Fenimore Gooper, beaucoup parmi elles demeuraient au logis et, les mains aux joues, les coudes à la table, penchaient tout le jour leur visage sur l'*English Grammar* ou la *Deutsche Grammatik*.